



GUILLAUME ZELLER

Violette
SZABÓ

*De Londres à Ravensbrück :
une espionne face aux SS*

Tallandier
libre à elles

Violette Szabo

DU MÊME AUTEUR

Oran, 5 juillet 1962. Un massacre oublié, Tallandier, 2012 ;
coll. « Texto », 2016.

(avec l'abbé Christian Venard), *Un prêtre à la guerre. Le témoignage d'un aumônier parachutiste*, Tallandier, 2013 ;
coll. « Texto », 2015.

La Baraque des prêtres. Dachau, 1938-1945, Tallandier, 2015 ;
coll. « Texto », 2017.

Les Cages de la Kempeitai. Les Français sous la terreur japonaise, Indochine, mars-août 1945, Tallandier, 2019 ;
coll. « Texto », 2021.

Guillaume Zeller

Violette Szabo

*De Londres à Ravensbrück :
une espionne face aux SS*

Tallandier

© Éditions Talandier, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.talandier.com

ISBN : 979-10-210-4021-2

À mes filleuls, Octave C. et Benoît B.

Avant-propos

31 août 2000. Le train de banlieue venu de la gare de Lyon vient de me déposer à Brunoy, une agréable commune de l'Essonne située à vingt minutes de Paris. La matinée s'achève. Habité par un trac léger, je remonte la rue de l'Espérance jusqu'à une résidence arborée qui baigne dans la belle lumière de l'été finissant. Pour la énième fois, par sécurité, je dresse en mon for intérieur l'inventaire de ma sacoche : un enregistreur DAT, un micro, des câbles, des cassettes vierges, quelques piles de rechange et, bien sûr, couchées sur feuilles volantes, mes questions et mes notes qui, comme d'habitude, sont beaucoup trop nombreuses. L'homme que je dois rencontrer, dans le cadre d'une collecte de témoignages destinés aux archives sonores du ministère de la Défense, est une légende.

Je presse le bouton de la sonnette. Quelques instants plus tard, la porte de l'appartement s'ouvre. Ruisselant, vêtu d'un peignoir blanc immaculé, d'une haute stature, arborant une impressionnante moustache – qui m'évoque celle de Sean Connery dans *L'homme qui voulut être roi*, le chef-d'œuvre de John Huston –, Bob Maloubier,

77 ans, me présente ses excuses : il revient tout juste d'une partie de tennis, sort à peine de sa douche et me prie de patienter quelques minutes, le temps pour lui de revêtir une tenue plus adaptée à la conversation. Surpris par cette entrée en matière qui tranche avec celles que me réservent mes témoins habituels, souvent plus cheus et réservés, je le laisse retourner à ses ablutions et je me retrouve seul dans son salon. Après avoir disposé mon matériel d'enregistrement, j'observe les objets qui décorent la pièce : œuvres d'art et pièces d'artisanat exotiques, photographies familiales, armes d'origines variées, coiffures militaires. Nul besoin de connaître les états de service de leur propriétaire pour comprendre que j'ai affaire à un personnage hors norme.

Je commence à l'interroger. C'est toujours le moment le plus délicat d'une interview. Il suffit que ce premier contact soit mal établi – une question imprécise, un regard mal assuré – pour que l'interlocuteur se rétracte, limitant ses réponses au strict minimum. Heureusement, l'entrée en matière se déroule sans encombre et Maloubier se prête au jeu, révélant un personnage chaleureux, captivant, à l'énergie communicative. Je l'écoute me raconter son itinéraire : l'humiliation de la débâcle en mai 1940, son engagement à l'âge de 18 ans, son recrutement par les services spéciaux britanniques et le Special Operation Executive (SOE), ses deux parachutages clandestins sur la France occupée, ses combats contre les Japonais et le Vietminh au Laos, ses trois blessures de guerre, la création du service Action puis de l'école des nageurs de combat,

ses missions pour le SDECE¹ en Autriche et la formation d'agents destinés à opérer en Europe de l'Est, les opérations « homo » (comme homicide) contre les agents du FLN algérien, sa proximité avec Jacques Foccart et les réseaux de la Françafrique... Toutes ces batailles et tous ses engagements, il les évoque avec une décontraction et un humour déconcertants. À écouter sa voix au timbre chantant et un brin ouaté, on finirait par oublier que c'est de la guerre qu'il parle, et souvent de la plus cruelle.

Une fois, une seule, le ton de Bob Maloubier s'est infléchi. Deux semaines après notre première entrevue, nous évoquons ensemble la première mission qu'il a accomplie en 1943 pour le fameux SOE à qui Churchill avait confié pour tâche de « mettre le feu à l'Europe » occupée. Il est parachuté à la lune d'août, dans la région de Louviers. Sa mission, au cours de laquelle, entre autres exploits, il démolit un ravitailleur de sous-marins allemand ou fait sauter une centrale électrique, finit mal. Intercepté par la *Feldgendarmerie*, il échappe de justesse à la capture avec une balle de 9 mm dans le dos, puis parvient à regagner l'Angleterre à la lune de février 1944. Grâce à sa constitution robuste, sa convalescence est brève et il reprend très vite l'entraînement en vue de la mission suivante, tandis qu'une équipe est reconstituée. C'est en prononçant le nom d'un des nouveaux membres de son groupe, Violette Szabo, que le ton de la voix de Bob Maloubier change soudainement, témoignant d'une émotion à laquelle on aurait pu croire ce trompe-la-mort hermétique.

*L'agent secret de Churchill*² se met à me raconter l'histoire de cette toute jeune femme, franco-anglaise, d'une beauté éblouissante. Il me dépeint sa jeunesse légère et sportive des deux côtés de la Manche, sa rencontre, le 14 juillet 1940, avec un séduisant légionnaire hongrois revenu de Narvik, son mariage et la naissance de sa fille, sa douleur lorsque son mari tombe à El Himeimat où la 13^e DBLE se bat au côté des hommes de Montgomery, sa soif de vengeance, son recrutement et son entraînement par le SOE, sa première mission secrète à Rouen, son parachutage en Haute-Vienne auprès du « Maquis rouge » du colonel Guingouin au lendemain de l'opération Overlord et du débarquement en Normandie, le choc avec la division « Das Reich », la capture, la Gestapo, Fresnes, et sa mort à Ravensbrück.

Je découvre, dans le parcours de cette femme exceptionnelle, que l'on ne peut dissocier de son mari Étienne, un résumé saisissant de toutes les batailles entreprises pour libérer la France. Tandis que lui combat au grand jour, du nord du Cercle polaire aux sables du désert égyptien, dans la grande geste des premiers Français libres, elle se bat dans l'ombre, dans l'univers angoissant de la clandestinité, des atterrissages nocturnes, des caches et des boîtes aux lettres, des filatures, des agents doubles et des traîtres, jusqu'au choc final contre la machine nazie la plus cruelle, celle des Waffen-SS, des policiers en manteaux de cuir noir et des gardiens de camp. Tous deux ont payé de leur vie le prix de leur engagement total. Ensemble, ils forment peut-être le couple le plus décoré de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

Au-delà de ses spectaculaires états de service, cette femme est aussi un saisissant précipité d'humanité. Mariée à 19 ans, mère à 20 ans, veuve à 21 ans, agent clandestin à 22 ans, déportée et assassinée à 23 ans, « Louise » – tel était son pseudonyme lors de ses missions – incarne à sa façon la « *common decency* », cette capacité innée des gens simples à s'insurger contre l'inacceptable, au nom d'un principe d'humanité, attisé dans son cas par la douleur suscitée par la perte de son mari.

Derrière l'itinéraire de Violette Szabo se dessinent aussi ceux de toutes ces femmes, si nombreuses, qui, durant la Seconde Guerre mondiale, par-delà leurs origines, leurs convictions et leurs caractères variés, partagèrent un seul et même objectif : chasser l'occupant hors du sol français. Sans ces femmes de l'Armée des ombres, dont beaucoup firent le sacrifice ultime, le visage de la Résistance aurait été sensiblement différent. Saboteuses, espionnes, maquisardes, agents de liaison, opératrices radio, hébergeuses, ravitailleuses, infirmières, elles furent présentes à tous les postes du combat clandestin, des plus exposés aux plus humbles, prêtes à courir tous les risques pour libérer la France de la férule allemande. Parmi elles, il en est toute une cohorte qui échappe encore aux radars de la mémoire : celle des quarante-deux agents féminins de la section « F » – comme France – du SOE, au sein de laquelle s'était engagée Violette Szabo. Treize d'entre elles – soit 31 % de l'effectif engagé, terrible record – ne revinrent pas de leurs missions : elles furent capturées

VIOLETTE SZABO

puis assassinées dans les camps de concentration de Dachau, de Ravensbrück, de Natzweiler ou de Bergen-Belsen.

D'un courage à toute épreuve, Violette a laissé chez ses camarades de combat un souvenir inoubliable, non seulement en raison de ses faits d'armes, peu nombreux mais intenses, mais peut-être, surtout, du fait de sa vitalité inaltérable qui magnétisait ses amis et faisait vaciller ses gardiens et bourreaux.

Ce récit du destin extraordinaire d'une jeune femme ordinaire, honorée au Royaume-Uni mais méconnue en France, n'est pas seulement un témoignage du passé : c'est un exemple pour aujourd'hui.

CHAPITRE PREMIER

Une enfant de la Grande Guerre

Le 1^{er} juillet 1916, les Alliés déclenchent une offensive gigantesque dans la région de la Somme. Quarante divisions françaises et britanniques sont alignées pour tenter de percer ce secteur du front tenu, côté allemand, par la II^e armée allemande du général von Below. Presque cinq mois plus tard, le commandement doit admettre que l'offensive a échoué. Le 21 novembre, le général Haig, commandant en chef des forces britanniques en France, décide de mettre fin aux opérations qui lui ont coûté plus de 200 000 tués pour une progression d'à peine plus de dix kilomètres. Son ordre est entériné le 11 décembre par le général Joffre qui, contesté depuis plusieurs mois, ne tarde pas à être remplacé au commandement en chef des armées par le général Nivelle. En ces dernières semaines de 1916, les Allemands renoncent de leur côté à disloquer le front dans le secteur de Verdun. Deux des plus meurtrières batailles de la Première Guerre mondiale viennent de s'achever.

Dans les rangs des centaines de milliers de soldats du Commonwealth – britanniques, néo-zélandais, canadiens ou australiens – engagés dans les combats d’Ovillers, Pozières, Montauban, Thiepval, Ginchy, Combles ou Sailly-Saillisel¹, se trouve le sergent Charles George Bushell. Il sert comme conducteur dans l’Army Service Corps² (ASC), une unité logistique chargée de ravitailler le front en hommes, en armes, en munitions, en médicaments et en nourriture, y compris sous des déluges d’acier et de feu.

Né en 1890, le jeune homme a grandi à Hampstead Norreys, dans le Berkshire, où son père possède un pub, le White Hart. Sans être inconfortable, le quotidien de la famille est frugal, mais il est amélioré par des sources de revenus complémentaires, pas toujours très légales comme, dit-on, un peu de braconnage³. Charles est un jeune homme courageux. Lorsqu’au début de la guerre, alors que la conscription n’est pas encore obligatoire, l’armée de Sa Majesté réclame des volontaires pour aller combattre les Allemands, il n’hésite pas longtemps. Dès 1915, il rejoint le corps expéditionnaire britannique. On ne dispose que de peu d’éléments sur ses faits d’armes – on sait qu’il fut conducteur d’ambulances hippotractées et de camions – mais son avancement rapide témoigne de la satisfaction qu’il apporte à ses supérieurs puisqu’en moins de deux ans, ses épaulettes s’ornent tour à tour des galons de militaire du rang, de sergent puis de sous-lieutenant⁴.

Alors qu’il sert sur le front de la Somme, il fait la rencontre de Reine Leroy à Camiers, un petit village situé

non loin du Touquet où il est cantonné avec son unité. La jeune Française y réside alors de manière temporaire, hébergée par des cousins qui y possèdent une maison. De presque quatre ans la cadette du *tommy*, petite, vive et séduisante, elle est née à Quevauvillers, un village de 800 habitants situé au sud-ouest d'Amiens, où son père exerce la charge de clerc de notaire. Les deux jeunes gens ne tardent pas à tomber amoureux et, très vite, échafaudent des projets pour l'après-guerre. À la fin de l'été 1918, après l'échec d'une ultime offensive, l'armée allemande est au bord de l'effondrement. Sa défaite n'est plus qu'une question de semaines et, chez les soldats alliés, on se prend à espérer, à imaginer pouvoir sortir vivant de cet enfer. Charles, qui n'a même pas été blessé – un véritable miracle –, n'a pas la patience d'attendre jusqu'à l'armistice pour convoler. Le 28 septembre 1918, il épouse Reine à Pont-Remy, le berceau de la famille Leroy, situé à une trentaine de kilomètres au nord de Quevauvillers. La cérémonie, toute simple, se déroule seulement à la mairie. Reine aurait sans doute aimé se marier sous les voûtes de Saint-Pierre, l'église en briques rouges qui se dresse au centre du village, à quelques pas des rives de la Somme, mais elle doit y renoncer car Charles refuse de se convertir au catholicisme.

La paix revenue, le couple décide de s'installer en Angleterre. Reine découvre Hampstead Norreys et le White Hart. Un premier garçon, Roy, naît en 1920 à Londres. Mais Charles, comme beaucoup d'hommes de sa génération, a le plus grand mal à trouver une situation qui lui permette d'assurer la sécurité matérielle

des siens, malgré sa débrouillardise et ses expériences variées, tant civiles que militaires. Exsangue et victorieuse, la France à l'aube des Années folles semble en mesure d'offrir des perspectives plus prometteuses. C'est ainsi que la famille Bushell pose ses bagages à Paris. Un petit appartement les accueille. Il est situé au 82 avenue de Clichy, à quelques pas de la station de métro La Fourche, tout près du quartier des Batignolles encore empreint du souvenir de certains de ses habitants célèbres comme Paul Verlaine ou Émile Zola. En remontant l'avenue sur quelques centaines de mètres, on arrive vite à la place de Clichy et à sa fameuse Brasserie Wepler, haut lieu de la vie culturelle qui inspirera quelques années plus tard des pages fameuses à Henry Miller.

Pour l'heure, Charles et Reine ne songent guère à profiter de la vie parisienne. Il leur faut travailler et préparer l'arrivée d'un nouvel enfant annoncé pour le début de l'été 1921. De fait, le 26 juin, une petite fille naît à l'Hertford British Hospital, une institution construite par le philanthrope anglais Richard Wallace peu après la guerre de 1870, où de nombreux soldats blessés furent soignés durant la Grande Guerre. Ses parents la prénomment Violette Reine Elizabeth. C'est un bébé menu, mais en pleine santé.

En dépit de cette bonne nouvelle, la situation matérielle demeure incertaine pour les Bushell. La France, endettée et confrontée à une forte inflation, peine à redresser son économie. La production industrielle a chuté de plus de 25 % par rapport à son niveau

de 1913. 2,5 à 3 millions d'hectares de terres agricoles sont inexploitable. La crise de reconversion que traverse le pays se traduit par un taux de chômage élevé qui culmine en juillet 1921, un mois tout juste après la naissance de Violette. C'est dans ce contexte que Charles fait l'acquisition d'une voiture et s'établit comme chauffeur privé, malgré la barrière linguistique – il ne parvient toujours pas à parler le français –, tandis que Reine met à profit ses talents de couturière pour confectionner et vendre des robes. Mais tous leurs efforts ne leur permettent pas d'accéder à un confort minimal. L'incertitude du lendemain demeure permanente, sinon obsédante. Alors que Violette n'a pas encore soufflé ses trois bougies, le couple jette l'éponge et se décide à retourner à Hampstead Norreys. Charles parie cette fois sur une petite affaire de transports en autobus, puis sur la vente de véhicules d'occasion, mais le succès n'est toujours pas au rendez-vous. Afin de tenir les deux enfants à l'écart de ces difficultés⁵, le couple Bushell les renvoie en France. Roy prend la direction de Quevauvillers où il est mis en pension tandis que Violette est accueillie chez la sœur de sa mère, Marguerite Leroy, qui réside à Noyelles-sur-Mer, à quelques kilomètres à peine du Crotoy et de Saint-Valery-sur-Somme. C'est dans ce village, qui compte alors moins de 1 000 habitants, que la fillette grandit comme toutes les petites Françaises de son âge. Elle fréquente l'école communale avant d'intégrer l'école Saint-Pierre, un pensionnat catholique d'Abbeville⁶. Durant sept années, Roy et Violette grandissent dans

une atmosphère paisible et affectueuse, mais loin de leurs parents. Reine ne vient pas souvent les voir malgré la peine que lui inflige cette séparation : elle préfère éviter que ses parents ne perçoivent le déclassement qui frappe son ménage. Bien loin de ces préoccupations, insouciant et téméraire, la fillette montre déjà son goût pour les jeux de plein air, la course ou l'escalade. Aucun arbre, promontoire ou monticule n'échappe à sa curiosité et à son désir de s'y mesurer, ce qui lui vaut parfois le surnom affectueux de « petit singe ». Sur une photo de l'époque, prise alors qu'elle est âgée de neuf ans, on observe une enfant aux traits réguliers et volontaires, au regard franc, coiffée à la garçonne, le cou emmitouflé dans une écharpe en renard confectionnée par sa mère. L'expression sérieuse qu'elle arbore sur le cliché ne permet pas de deviner l'un des traits les plus saillants de son caractère : la gaîté.

En 1932, Violette et Roy franchissent de nouveau la Manche, rappelés par leurs parents. Durant leur absence, la famille s'est agrandie de deux garçons, prénommés John et Noël. Charles et Reine ont délaissé le Berkshire pour Londres et le quartier central de Bayswater, qui jouxte Hyde Park sur sa clôture nord. Mais il faut déménager à nouveau, cette fois-ci pour le quartier plus excentré de Stockwell-Brixton. Violette parle alors un français impeccable qu'elle utilise dans ses échanges avec Roy, ce qui a le don d'irriter son père, toujours hermétique à la langue de Molière. La situation professionnelle de ce dernier demeure fragile, ce qui contribue à sa nervosité. Heureusement, les travaux de

Table

Avant-propos.....	9
CHAPITRE PREMIER. – Une enfant de la Grande Guerre.....	15
CHAPITRE II. – L’effondrement	27
CHAPITRE III. – Son légionnaire.....	37
CHAPITRE IV. – L’année du destin.....	57
CHAPITRE V. – Combattre.....	71
CHAPITRE VI. – L’entraînement	85
CHAPITRE VII. – Le réseau Salesman	105
CHAPITRE VIII. – Seule à Rouen.....	119
CHAPITRE IX. – Veillée d’armes.....	139
CHAPITRE X. – Overlord	149
CHAPITRE XI. – Au cœur du Maquis rouge	161
CHAPITRE XII. – La division « Das Reich ».....	175
CHAPITRE XIII. – Le barrage.....	191
CHAPITRE XIV. – Aux mains des SS.....	203
CHAPITRE XV. – Neue Bremm	217
CHAPITRE XVI. – Ravensbrück, Torgau	225

VIOLETTE SZABO

CHAPITRE XVII. – Le couloir de la mort.....	235
CHAPITRE XVIII. – L'enquête	245
Conclusion.....	257
Notes.....	265
Sources et documents.....	283
Remerciements.....	289
Index des noms de personnes	291